

QUAND LES TABLEAUX  
SE METTENT À TOMBER

Wanda Setti Morin

Éditions ThoT  
Récit



Wanda Setti Morin est née en Italie, dans la province de Parme. Elle acquiert la nationalité française pour pouvoir accéder au corps des professeurs de lettres. Elle possède une expérience du théâtre qu'elle a longtemps pratiqué, et sa passion pour la musique des mots l'a régulièrement conduite à des lectures publiques. Elle se consacre désormais à l'écriture et a déjà publié *C'était pour l'Algérie*, *Amchiche le Fennec*, *Des nouvelles de Corse*. *Quand les tableaux se mettent à tomber* est son dernier ouvrage.

## PROLOGUE

Mon bonhomme, tu veux savoir. Tu veux savoir ce qu'il y a derrière ces mots *la mia storia* que tu as entendus si souvent de la bouche de ta mère parce que tu sens, tu devines dans la façon de les prononcer, dans l'expression de ses yeux sombres, tout le mal du pays qu'elle a emporté dans ses valises.

Je vais m'appliquer à la façon de raconter, car j'ai suivi cette petite partout, j'ai violé une partie de son intimité et de son intériorité.

Raconter du début à la fin car toutes les histoires ont un début et une fin.

Ne t'attends pas à un roman avec des soubresauts exceptionnels, des accidents, des catastrophes, non, c'est juste l'histoire d'une vie, l'histoire de tableaux qui tombent les uns après les autres, comme elle dit.

Refaire ce chemin t'aidera à mieux comprendre.

Comprendre.

Ce sera un peu compliqué. Elle a congelé tellement de choses pendant tant d'années.

Des années.

Une parole arrachée à l'épaisseur du temps et aux silences, une voix sertie dans l'écriture : sa langue, des voix, des bruits, des odeurs, des lieux, des rêves.

Vrais ou sincères, ces souvenirs ? Sûrement. Juste un peu d'exacerbation dans les sentiments. L'important est ailleurs. Il faut le chercher dans ce que nous en dit cette enfant d'émigrés, valable pour tous ses semblables dont on ne parle jamais.

Ce sera sa vérité. Je vais m'essayer moi aussi à la vérité. Mais tu sais, convoquer le souvenir, c'est un sale boulot, c'est comme s'exposer tout nu. C'est un décryptage qui peut désorienter.

Écrire, c'est entamer une conversation qui n'en est pas une, avec des phrases qu'on n'a jamais pu prononcer.

Un cahier d'écolière qui a traversé le temps, noirci de mots de sa langue maternelle pour rincer d'encre violette et de pages blanches les agressions verbales, les ricanements, les moqueries et l'ennui, va m'aider à percer la fine paroi qui sépare le monde d'hier et celui d'aujourd'hui.

Écrire.

Une façon de chasser définitivement l'écho douloureux de faits révolus. Elle a acquis peu à peu la conviction qu'on ne vit bien que dans l'oubli. Mais est-ce que le passé peut nous oublier ?

Je crois qu'il n'existe pas d'antidote pour la mémoire qui puisse chasser les souvenirs. Que d'efforts n'a-t-elle fait pour s'arracher aux images de sa mémoire, insistantes, tenaces.

Hélas !

Oui, elle a emporté dans son cartable en cuir et dans sa valise serrée par une ficelle, la même qui servait à fermer les sacs de blé, le mal de son enfance au pays.

Son pays.

Alors voilà, écoute bien, ne te laisse pas distraire, enregistre le synopsis du film.

Personnages principaux : l'Irma, Chile et leur fillette de dix ans, Galilea.

Les lieux : un village de la province de Parme et un autre au début de la vallée de la Maurienne.

Pour le moment, rien d'exceptionnel, un scénario où elle était actrice ou, peut-être, simple figurante.



1.

« *Chile d'Setti<sup>1</sup> le parti in Francia !* »

Tout le village en parlait, du sud au nord des collines de Svissan, la phrase glissait le long des pentes, s'enfonçait dans la forêt de châtaigniers, caressait les jardins endormis, traversait les haies de peupliers pour rejoindre les maisons les plus isolées. Et autour d'elle on inventait des histoires de vies, la mienne, celle de ma famille, une famille bien connue et estimée.

Évidemment, de cette décision soudaine, mon père, Chile, et l'Irma, ma mère, ne m'avaient pas demandé mon avis, ne m'avaient donné aucune explication. J'entendais seulement des paroles, souvent les mêmes ; je m'y étais habituée, elles volaient sans se poser.

*Pas poser de questions. Quand les parents t'emmènent quelque part, tu suis. Un point c'est tout, n'est-ce pas ?*

1. Achille est le vrai prénom et la tradition veut qu'on précise la filiation.

Par contre, on en avait parlé, beaucoup parlé dans les deux familles. « *Partir in Francia ?...* » Ces mots ont eu l'effet d'un séisme ; personne, personne ne s'y attendait, parents, frères et sœurs de ma mère : de quoi vous manquez ici, une maison bien équipée, une table toujours garnie, des propriétés, des amis qui vous aiment et vous estiment, de quoi sera fait l'avenir dans un endroit où vous ne connaissez même pas la langue, et puis, nous, la famille, de quoi aura-t-on l'air dans le pays ? Vous n'avez pas d'amour-propre !

Avec ces arguments, ils pensaient détourner l'Irma de son dessein.

*Moi, je crois qu'elles avaient raison ces deux familles honorables : des enfants quémandeurs de pain à l'étranger, figuriamoci, che vergogna ! Mais la décision s'était imposée en créant l'espoir d'une vie meilleure et, surtout, d'une revanche.*

À Svissan, comme dans d'autres lieux d'Italie, à cette époque, le mot Francia évoquait la *cuccagna*, une société qui offrait travail et salaire à toutes les bonnes volontés, richesses matérielles que leur refusait l'exploitation de leurs maigres terres pentues et morcelées. Le xx<sup>e</sup> siècle industriel de la consommation venait à leur rencontre, porteur de rêves et de promesses. Pour certains jeunes, plus évolués ou plus ambitieux, il n'était plus question de se résigner à cette vie de misère, s'acharner sur ce sol nourri de sueurs et de déceptions, même si c'était bien ce passé et cette terre qui les avaient forgés volontaires, âpres et décidés.

1. Pensez donc, quelle honte !

La Francia était un mythe, le mythe du luxe, du bien-vivre résumé dans ce dialogue : « *Che pelliccia è questa ? E di coniglio-lapin !<sup>1</sup>* » (« lapin » redondant mais utile pour ennoblir quelque peu le banal *coniglio* !) Rejoindre ce pays était une chance que le ciel n'accordait qu'à des élus : il fallait avoir des « connaissances » et de bonnes relations avec le curé pour que la *questura* et la *prefettura* bénissent *i documenti* qui leur permettraient de s'expatrier.

Dans bien des familles, il y en a eu au moins un qui a tenté ou réussi d'aller vivre là-bas, de l'autre côté des Alpes, ou ailleurs, pour pouvoir s'offrir les gadgets du bonheur avec l'argent qui faisait tant défaut ici, sur cette terre nourricière, bien sûr, mais pas encore sauvée du marasme politique, social et économique de l'après-guerre. Ceux qui étaient déjà partis s'embaucher dans des chantiers ou des usines à l'étranger, et dont les femmes travaillaient comme femmes de ménage, sans jamais se préoccuper de ce qu'ils y trouveraient et réaliser ce qu'ils perdaient, revenaient au pays et racontaient leur nouvelle vie, embellie, cela va de soi. Le rêve en contaminait d'autres.

*Rêve d'une époque où tout était possible. Mirage ?*

C'est ainsi que Chile et l'Irma s'étaient laissé entraîner loin de Svissan : du travail sûr, bien payé, le bonheur en prime, leur avait assuré le copain d'armée, installé en France avec la famille depuis quelque temps et qui était venu leur rendre visite.

1. Quelle fourrure est-ce ? Elle est de lapin-lapin !

Je me souviens. Un jour d'été. Papa ne lui a posé aucune question ; ma mère non plus, trop enthousiaste de vivre autrement !

Elle avait l'audace de rêver, d'échafauder une vie qui enterrerait définitivement celle qu'elle vivait dans la belle-famille. Sans elle, je suis persuadée que Chile n'aurait jamais quitté son sol natal, ce n'était ni un rêveur ni un ambitieux. Il appartenait à la race des habitants de Svissan qui pensaient que leur destin était scellé et que l'ailleurs n'existait pas pour eux. L'acceptation de ce départ n'a pas dû se faire sans douleur, pour cet homme que je sentais en parfaite harmonie avec sa communauté.

Une année s'est écoulée depuis le départ de Chile. Ma mère s'impatiente. Elle veut le rejoindre au plus vite.

Elle est trop malheureuse ; elle ne trouve pas sa place au village. Sa famille lui reproche d'avoir choisi un parti en dessous de ce qu'elle pouvait espérer. Au pays, à cette époque, l'union d'un homme et d'une femme devait se faire avec l'accord bienveillant des parents. Les enfants respectaient leur volonté.

L'Irma avait osé transgresser cet usage avec courage et détermination. Elle était amoureuse !

Aujourd'hui, c'est sans doute le même culot qui la pousse à affronter l'inconnu avec les surprises et les déconvenues que peut réserver la vie dans un pays étranger. Partir seule de Svissan, avec une enfant et quelques bagages, en ces temps, était considéré comme un exploit !

Premiers jours du mois de novembre de l'année 1952.

La rentrée scolaire a déjà eu lieu en octobre, comme d'habitude. Pas pour moi.

Ennui mélancolique. Vent en rafales qui joue avec les nappes de brouillard. La pluie va arriver, je crois. Je passe du temps à apprendre les conjugaisons des verbes français avec un étudiant en médecine. Pas facile. Fastidieux.

*Il est des choses qu'on redoute en sachant très bien qu'on ne pourra pas les empêcher. C'est exactement ce que pensait Galilea. Elle savait que pour ordonner le monde, nommer les choses du nouvel Eldorado, il fallait apprendre le français.*

Et, soudainement : « La semaine prochaine, nous partons en France, je ne peux plus attendre que ton père se décide ! »

Adieu, veaux, vaches, cochons, belle-famille, parentèle...

*Galilea en a eu le souffle suspendu : un « VLAM » a résonné dans son corps comme lorsqu'un tableau tombe bizarrement, après avoir été accroché pendant des années, sans que rien ne se soit passé. Pourquoi cette chute ? On ne sait pas très bien.*

« VLAM ! »

*Depuis toujours, la petite entendait bien ces mêmes paroles échangées entre ses parents. Mais, comme je te l'ai déjà dit, elle s'était habituée à ce brouhaha dans ses oreilles sans réaliser le poids qu'il portait. Il disait tout le ressentiment que l'Irma*

*nourrissait pour la méchante et peu honnête belle-mère, l'oisiveté des jeunes qui se la coulaient douce, les heures passées dans les champs depuis tôt le matin jusqu'à tard le soir à exécuter des travaux d'homme, le bruit insupportable que faisait le beau-frère lorsqu'il aspirait le minestrone ou ses mains qui se servaient dans la gamelle. Une réalité bien différente de la sienne et de celle qu'elle avait imaginée trouver en se mariant.*